BnF Gallica

Les Manteaux-Rouges , épisode des guerres de la Révolution (1793 et 1794), par Alphonse Rastoul,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Rastoul, Alphonse. Les Manteaux-Rouges , épisode des guerres de la Révolution (1793 et 1794), par Alphonse Rastoul,.... 1831.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1500

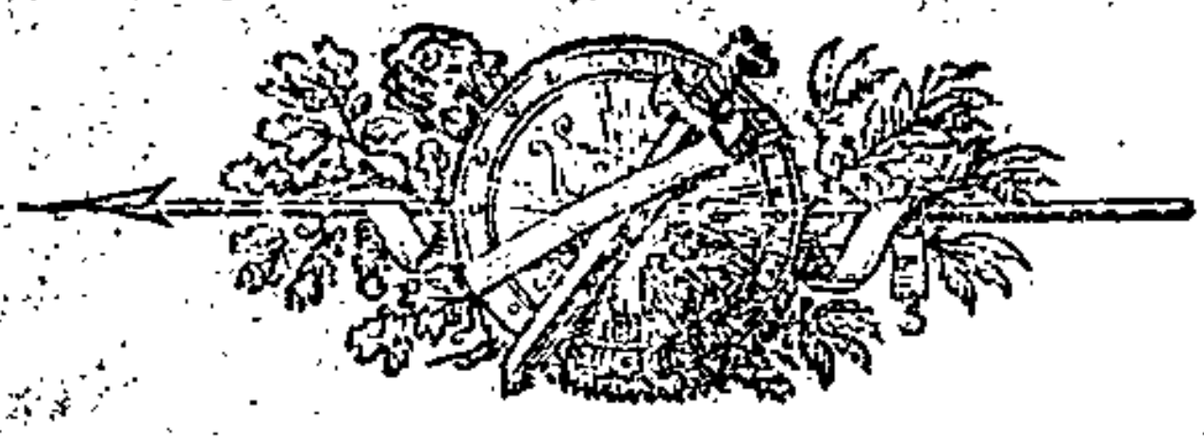
Les Manteaux-Rouges,

Episode des Guerres de la Révolution

(1793 et 1794);

Par Alphonse Roastoul.

2.e ÉDITION.



AVIGNON,

CHEZ Ve GUICHARD AINÉ, IMPRIMEUR-LIB.

PLACE PUITS DE LA REILLE.

1831.

LES

MANTEAUX-ROUGES.

466

6152

LES

MANTEAUX-ROUGES,

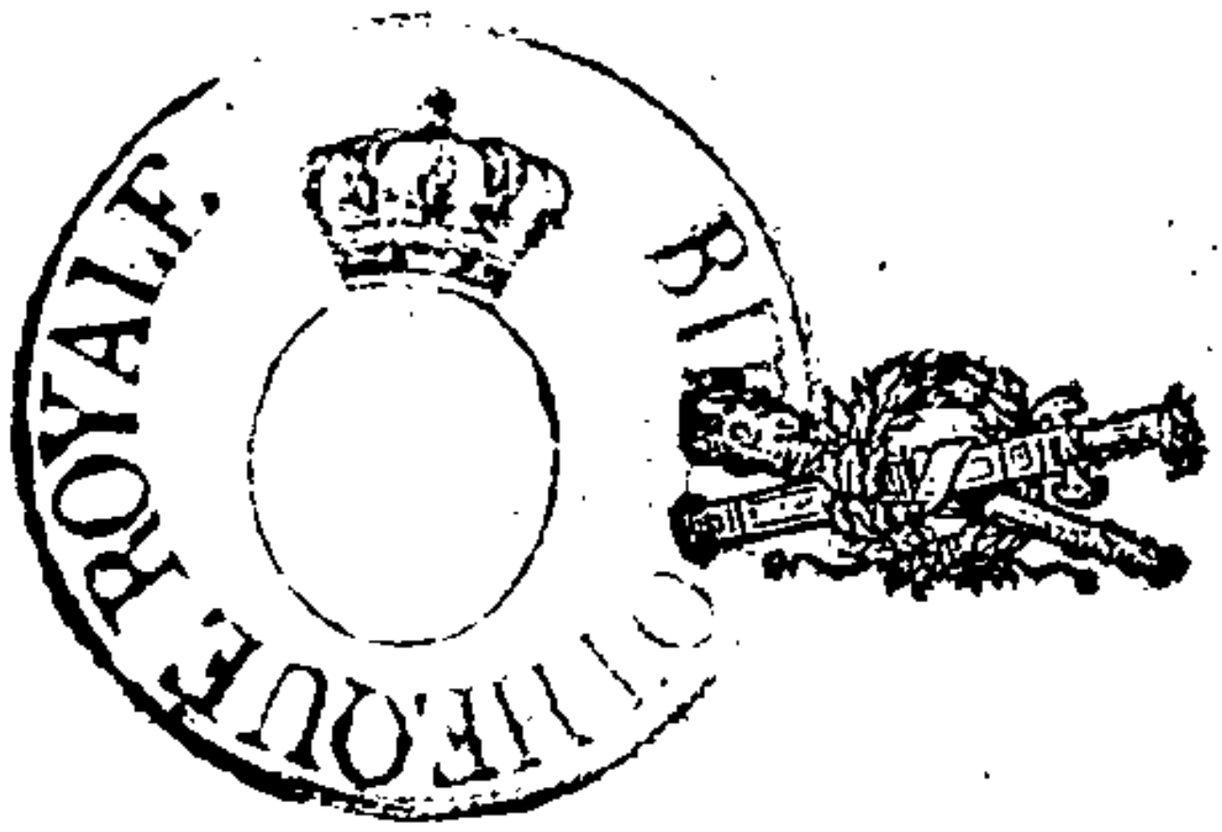
ÉPISODE DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(1793 et 1794);

PAR ALPHONSE RASTOUL,

Auteur de l'Histoire de la Nation française.

2.e Edition.



AVIGNON,

CHEZ Ve GUICHARD AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

PLACE PUITS DE LA REILLE.

1831.

INTRODUCTION.

Cet épisode des premières guerres de la Révolution française n'est point un roman ; tous les événemens en sont historiques ; tous les personnages ont réellement existé ; quelques-uns même existent encore. L'auteur n'a eu qu'à développer les situations en prêtant à chaque personnage le langage qu'il a dû tenir. C'est un de ses amis, autrefois officier dans l'armée de Condé, M. le chevalier C. de S***, qui lui a suggéré la première idée de cet ouvrage, et lui a fourni les matériaux et les documens nécessaires pour le composer. Cet officier tenait de la bouche du baron de Kergeoffrouet, du principal acteur, les

détails encadrés dans les quatre premiers chapitres. Le reste de l'ouvrage est tiré de la correspondance du baron avec la même personne.

L'auteur aurait pu copier ces lettres, écrites à diverses époques de Bruxelles, de Maëstricht, de Paris ; le désir de donner plus de mouvement à l'action lui a fait rejeter la forme épistolaire, toujours un peu languissante de sa nature ; il a raconté lui-même, mais en se conformant scrupuleusement à la marche des faits et aux impressions de ceux qu'il mettait en scène.

Dans la première édition de cet épisode (*), l'auteur a cru ne devoir indiquer

(*) Les *Manteaux-Rouges* ont paru, en 1830, dans le 5e numéro de la *Revue Trimestrielle*, recueil fondé et dirigé par M. J. A. C. Buchon.

qu'en partie les noms des deux héros, persuadé que ceux qui les avaient connus rétabliraient facilement ces deux noms dans leur intégrité. Aujourd'hui, il écarte ce léger voile qu'auraient pu soulever tous les lecteurs à même de se transporter aux archives du ministère de la guerre : en effet, là se trouvent des preuves et des documens officiels.

Les mœurs et les habitudes féroces des soldats employés par l'Autriche, sous le nom de *Manteaux-Rouges*, sont retracées

Plusieurs journaux, entr'autres le *Voleur* et le *Pirate*, les empruntèrent à la *Revue Trimestrielle*, et les reproduisirent dans leurs colonnes. L'auteur saisit avec empressement cette occasion pour témoigner publiquement sa reconnaissance à M. J. A. C. Buchon.

sans aucune espèce d'exagération. On peut invoquer à cet égard le témoignage des journaux et des bulletins de l'époque, tant français qu'étrangers. Voici d'ailleurs une anecdote qui lève tous les doutes. C'est M. le chevalier C. de S*** qui en a été le héros, et qui en fait le récit.

« Peu de jours après notre arrivée au
» camp de Barbelroth, je fus chargé d'une
» dépêche pour le lieutenant-général
» comte de Vioménil, qui commandait la
» légion de Mirabeau. Ce corps occupait
» un poste important à l'aile gauche de
» l'armée, vis-à-vis les lignes de Lautter-
» bourg.

» Pour ne pas me perdre dans les dé-
» tours de la forêt de Bévalh, et afin d'é-
» viter les postes français, je pris à l'État
» Major général des renseignemens précis

» sur la route que je devais suivre. Un
» officier autrichien me traça mon itiné-
» raire. Muni de ce secours, j'arrivai heu-
» reusement à ma destination. La réponse
» dont me chargea M. le comte de Viomé-
» nil, exigeant la plus grande célérité, je
» repartis de suite. J'avais déjà fait une
» lieue lorsque j'aperçus une vingtaine de
» Manteaux-Rouges qui, me menaçant
» de leurs longs fusils et me couchant en
» joue, m'ordonnèrent de m'arrêter. Je
» continuai à avancer de leur côté au pas
» de mon cheval. Arrivé à leur portée,
» ils m'entourèrent avec de grands cris.
» Les uns me soulevaient sur ma selle,
» les autres agitaient leurs poignards,
» ceux-ci m'ajustaient à bout portant.

» Je fus bientôt désarmé. Agé de dix-
» sept ans, ignorant absolument la lan-

» gue allemande, ma position était bien
» critique. Cependant je ne perdis pas la
» tête; et, persuadé que mon uniforme
» causait leur méprise, je leur montrai
» le brassart que je portais au bras gau-
» che, et sur lequel étaient brodées des
» fleurs de lis. — Condé! Condé! m'é-
» criai-je en même temps. Ce mot plu-
» sieurs fois répété, la couleur de mon
» brassart, et sans doute le calme que
» j'affectais, produisirent sur eux quelque
» impression. Ils finirent par me rendre
» mes armes, mais avec répugnance; ce-
» pendant ils m'entouraient toujours.

» Un peu plus tranquille, je commen-
» çai à les examiner; j'aperçus alors à
» quelques pas un soldat français. Deux
» Manteaux-Rouges veillaient sur lui; il
» portait deux têtes sanglantes dont ces

» barbares l'avaient chargé. Le péril que
» j'avais couru se présenta à ma pensée :
» j'avais aussi un uniforme français, et,
» en m'égorgeant, les Manteaux-Rouges
» pouvaient augmenter le prix du sang
» qu'ils allaient recevoir....

» Ils semblaient deviner ce qui se pas-
» sait en moi ; car ils me montrèrent le
» prisonnier, puis ils prononcèrent le mot
» de *Condé* avec une expression de doute.

» Cet infortuné français, tombé en leur
» pouvoir, déployait un courage plus
» qu'humain. C'était un jeune homme.
» J'aurais voulu me dérober à ce pénible
» spectacle, mais j'étais environné de tou-
» tes parts. Peut-être que les Manteaux-
» Rouges tenaient à s'assurer de ma sin-
» cérité en me conduisant avec eux au
» Quartier Général.

» Rappelé au sentiment de mes devoirs
» par le souvenir des dépêches dont j'é-
» tais porteur, je les leur montrai, en
» leur expliquant par gestes la nécessité
» où je me trouvais de faire la plus grande
» vitesse. Ils hésitèrent d'abord, se con-
» sultèrent à voix basse, jetant tour à
» tour leurs regards sur le prisonnier et
» sur moi ; enfin ils s'écartèrent silencieu-
» sement comme pour m'ouvrir un pas-
» sage. De peur d'éveiller leurs soupçons,
» je m'éloignai lentement. — Citoyen
» émigré, me cria le Français, vous l'avez
» échappé belle. Si vous êtes généreux,
» amenez-moi du secours, ou bien je vais
» avoir la tête à bas.

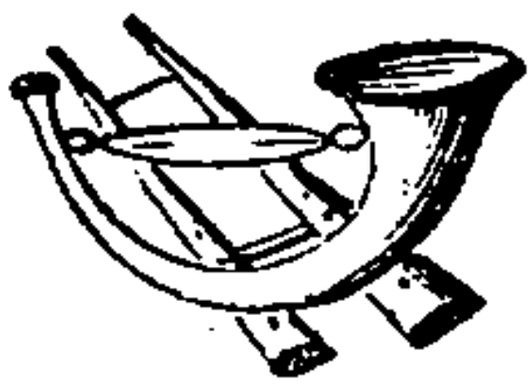
» Je ne répondis rien par prudence,
» mais je piquai des deux. Le hasard me
» servit selon mon cœur. A peu de dis-

» tance, je rencontrai un détachement
» de hussards toscans, et je suppliai leur
» officier de sauver mon infortuné com-
» patriote. — Ces Manteaux-Rouges, me
» dit-il, déshonorent l'armée. Vous pou-
» vez compter sur mon zèle.

» Cet honnête homme tint parole. Quel-
» ques heures après, le prisonnier arriva
» à Langkandel, sous l'escorte de quatre
» hussards. J'eus la satisfaction de le voir,
» et il me raconta comment avait été sur-
» pris le poste dont il faisait partie. »

Beaucoup d'anciens militaires ont été dans le cas de connaître les *Manteaux-Rouges*, tels que les dépeint le chevalier C. de S***. Ce fragment que l'on vient de lire, est extrait des *Souvenirs d'un Émigré*, ouvrage encore inédit. Il serait à désirer que M. C. de S*** se décidât à publier cet

ouvrage qui contient des détails propres à jeter un jour lumineux sur plusieurs événemens encore mal appréciés, et sur diverses physionomies historiques qui n'ont pas été mieux comprises.



LES

MANTEAUX-ROUGES,

ÉPISODE DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(1793 et 1794.)

CHAPITRE PREMIER.

Vous verrez comme les Pandours et les Manteaux-Rouges respectent les droits des Nations.

Le général LAMARQUE, *Chambre des députés, séance du 4 avril* 1831.

. . . . . sa guerre, et son mâle appareil.

Victor HUGO.

L'Entrée en campagne.

Pendant la guerre de sept ans, l'Empire employa dans ses armées, sous le nom de *Pandours*, un corps franc extrêmement redouté. On appelait alors corps franc, une réunion d'hommes, tirés de toute sorte de nations, ne recevant point de solde en campagne, et vivant uniquement de rapines et de brigandage. Les Pandours

avaient une organisation particulière, des lois, une discipline, qui changeaient selon les circonstances ou bien au gré de leurs chefs. On conçoit que ces hommes, remarquables individuellement par leur audace, leur vigueur, leur férocité, placés d'ailleurs comme ils l'étaient hors du droit commun, aient été employés avec succès aux avant-gardes des armées impériales.

A la naissance de la révolution française, les Pandours n'existaient plus. Le cabinet de Vienne, à l'issue de chaque guerre, s'était toujours trouvé fort embarrassé de ces soldats-brigands, que l'on ne pouvait sans péril jeter au sein d'une société, dont ils avaient désappris toutes les habitudes et avec laquelle ils ne sympathisaient plus. Dans les rangs impériaux se trouvaient, en revanche, les *Mikalo-*

witz, corps francs réguliers, dont la réputation n'a été que passagère, et les *Scharff-Schütz*, Tyroliens dangereux par leur adresse, par leur intrépidité, dans les escarmouches d'avant-postes et dans les attaques de tirailleurs.

En 1793, pendant le siége de Mayence, le cabinet de Vienne fit avancer sur le Rhin une horde de cinq à six mille bandits, tirée des frontières de la Turquie, de la Valachie, de la Croatie, des Siben-Berge et des monts Krapacks. On assure même que les prisons et les bagnes de ces divers pays en fournirent la plus grande partie. Ces bandits, que l'on nomma *Manteaux-Rouges*, à cause de la couleur de leurs manteaux, étaient armés et vêtus à la Turque. Ils portaient à la ceinture une paire de longs pistolets, un poignard

et un large coutelas. La giberne, également adaptée à la ceinture, contenait cent cinquante cartouches, et leur fusil pouvait avoir environ six pieds. En général d'une force musculaire peu commune, d'une taille élevée, leur stature était encore exhaussée par un schakot terminé en pain de sucre; une longue moustache cirée, le cou nu, la tête rasée excepté une touffe épaisse de cheveux sur le sommet du crâne, une veste turque sans manches, un large pantalon plissé sur les hanches, enfin des brodequins lacés jusqu'à la naissance du mollet: tels étaient les Manteaux-Rouges.

Ce corps, en apparence formidable pour l'ennemi, ne l'était en réalité que pour le gouvernement qui l'employait. Organisé à Témeswar, au fond de la Hon-

grie, il avait traversé les États héréditaires de l'empereur et une partie de l'Allemagne, pour arriver sur la ligne d'opération de l'armée du feld-maréchal Wurmser. Dans ce long trajet, un régiment de cavalerie escorta les Manteaux-Rouges, qui marchaient deux à deux et enchaînés.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent, dans le courant du mois de mai 1793, aux lignes de Germscheim, près du Rhin à Landau. Là, ils furent débarrassés de leurs fers, et prirent part à la campagne. L'aspect des Manteaux-Rouges était réellement terrible. Dans leurs marches, comme dans leurs bivouacs, ils inspiraient une sorte d'effroi dont les plus braves ne pouvaient se défendre. Etrangers à tout sentiment d'humanité, ne faisant jamais de quartier, ils tranchaient la tête aux ennemis qui

tombaient en leur pouvoir, et recevaient de leurs chefs un ducat par tête : c'était leur unique solde. Souvent on les a vus charger, des têtes sanglantes de ses camarades, un prisonnier, qu'ils décapitaient à l'entrée du camp, pour augmenter leur salaire.

Si des faits de cette nature, mille fois répétés sur nos frontières, n'étaient pas attestés par une foule de témoins encore vivans, on ne pourrait croire que la barbarie asiatique ait souillé l'Europe à une époque si peu reculée, vers la fin du dix-huitième siècle.

Ce corps ne tenait pas en rase campagne, à moins d'avoir une grande supériorité numérique. Chaque soldat, pris isolément, était susceptible d'efforts vigoureux ; réunis, ce n'était plus qu'une

masse inerte, sans connaissance des manœuvres et des évolutions. De pareils hommes ne nourrissaient d'ailleurs aucune idée, aucun sentiment d'honneur ; et c'est le moral qui fait la force des armées. Ils étaient uniquement propres à la guerre de partisans. Dispersés dans les bois, dans les pays coupés, les Manteaux-Rouges tendaient des embuscades, harcelaient l'ennemi, surprenaient les sentinelles, enlevaient des postes avancés, satisfaisant ainsi les passions les plus chères à leurs âmes, la vengeance et la cupidité.

L'armée impériale fit un mouvement de progression ; elle s'avança jusqu'à deux lieues de Weissembourg. L'aile droite vint s'appuyer à Rhinsaber, d'où ses avant-postes communiquaient avec l'armée prussienne par les montagnes de Bottenhalen ;

l'aile gauche touchait au Rhin par la forêt de Bévalh ; le centre s'étendait sur tout l'espace entre Barbelroth et Langkandel. Le prince de Condé, ainsi que le prince de Waldeck, avaient leur quartier général à Barbelroth ; le feld-maréchal Wurmser, général en chef, occupait Langkandel. L'aile droite de l'armée française, commandée par le général Férino, était à Lautterbourg ; et l'aile gauche, sous les ordres du général Beauharnais, se trouvait en avant des lignes de Weissembourg. Les Français semblaient inattaquables dans leurs positions.

Quelques bâtimens, connus dans le pays sous le nom de *Moulin du Bévalh*, appelèrent l'attention des chefs des deux armées. Cinquante hommes et un capitaine de la légion de Biron occupaient ce

moulin. Le feld-maréchal Wurmser résolut de les en déloger. Trois cents Manteaux-Rouges furent commandés pour cette expédition. Leur chef était le baron de Kergeoffrouet, un des gentilshommes les plus distingués de l'armée de Condé.

CHAPITRE SECOND.

Sans l'émigration il n'y aurait pas eu de République.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française.*

Quand une époque est finie, le monde est brisé, et il suffit à la Providence qu'il ne se puisse refaire ; mais des débris restés à terre, il en est quelquefois de beaux à contempler.

Armand CARREL.

L'Emigré.

Le baron de Kergeoffrouet habitait la Saintonge, au commencement de la révolution. Issu d'une famille ancienne, possesseur d'une grande fortune, et marié, depuis peu, avec une femme jeune, belle, digne, en un mot, de son amour, il était heureux par la réunion de tous les biens

qui peuvent embellir la vie. Son bonheur fut troublé.

La France se souvient encore de cette manie d'émigration qui s'empara de l'esprit de la noblesse, bien avant que la tempête eût éclaté. En vain le monarque éleva la voix contre ce déplorable système, qui tendait à le livrer sans défense aux coups des factions. « La place des vrais Français » est autour du trône. » Ces mots de l'infortuné Louis XVI ne furent pas entendus : la mode parla plus haut ; elle plaçait la France à Coblentz ; et, comme auprès des gens du bon ton, la mode était alors plus puissante que la patrie, la noblesse se rendit en foule à Coblentz. Les meilleurs esprits ne purent résister au torrent, ceux-là même qui sentaient dans l'air je ne sais quoi d'étouffant, précurseur des

grands orages. De ce nombre fut le baron de Kergeoffrouet : il quitta son château, son épouse qui allait le rendre père, et que cet espoir lui rendait plus chère encore. Déjà plusieurs gentilshommes avaient reçu de la part des fauteurs de l'émigration une quenouille chargée de lin, emblème satirique de leurs retards et de leur pusillanimité. La crainte d'un pareil affront décida sans doute Kergeoffrouet : il partit.

Les événemens prirent bientôt un caractère sérieux. De jour en jour, les passions dénaturaient les principes de cette révolution, si belle, si pure à son aurore : au choc des passions allait se mêler la lutte des intérêts. Peu à peu l'horizon s'obscurcit ; le retour en France devint presque impossible, et les émigrés commencèrent à trembler sur les suites d'une démarche

qu'ils avaient hasardée sans réflexion, par engouement, comme on fait une partie de plaisir. Alarmés de la manifestation des idées de liberté qui se mêlaient aux travaux de l'Assemblée Nationale, pressés d'ailleurs par les sollicitations des princes et des gentilshommes français, le roi de Suède, l'empereur, les princes allemands possessionnés en Alsace et en Lorraine, se liguèrent pour *l'honneur et la sûreté des couronnes* (*).

Les émigrés s'organisèrent en corps d'armée, à Coblentz, sous les ordres du comte d'Artois; à Worms, sous ceux du prince de Condé.

Tout se bornait encore, de la part des coalisés, à des mesures de prudence; mais

(*) Expression du prince de Kaunitz.

une armée d'observation se change aisément en armée d'attaque ; l'Assemblée Nationale le prévit ; elle pressa la décision des souverains, et hâta l'instant de la lutte. Le cabinet de Vienne donna son ultimatum ; Louis XVI y répondit en déclarant la guerre au roi de Hongrie et de Bohême (*), et toute la population se prépara à soutenir par les armes la déclaration du monarque français.

Les préparatifs d'entrée en campagne, l'activité de la vie militaire, cette alternative de fatigue et de repos, d'espérances et de dangers, qui la composent, ces divers changemens apportèrent quelques distractions aux inquiétudes du baron de

(*) François II n'était pas encore élu empereur.

Kergeoffrouet. Comme ses compagnons d'armes, comme les généraux de la coalition, il se flattait qu'une campagne conduirait l'armée triomphante à Paris, et déciderait du sort de la Révolution. Déjà, il voyait l'autorité royale rétablie sur les bases de la séance du 23 juin 1789; et, faisant un retour sur lui-même, il pensait à son épouse, il savourait avec délices l'espoir d'une réunion prochaine.

En effet, la France semblait ne pouvoir pas arrêter les armées formidables qui marchaient contre elle. La Suède, à cause de la mort de son roi, s'était détachée de la coalition, mais la Prusse l'avait remplacée; et le duc de Brunswick s'avançait sur Paris, à la tête de 150,000 hommes, divisés en trois corps d'armée, que soutenaient encore d'autres troupes échelon-

nées sur le Rhin et du côté des frontières du Nord.

Une puissante impulsion, en réveillant les esprits, pouvait seule donner aux Français les moyens de repousser une agression secondée par les troubles intérieurs. Ce mouvement, le manifeste du duc de Brunswick l'opéra : l'indignation enfanta la victoire. VALMY ne fut que le prélude de JEMMAPES, et l'invasion de la Belgique par Dumouriez couronna la belle campagne de l'Argone.

Cependant le 10 août avait ensanglanté Paris ; Louis XVI était captif : les massacres de Septembre, en jetant les fondemens du système de la *Terreur*, interdirent toute voie de conciliation aux révolutionnaires, placés désormais entre la victoire et la mort.

Le jour où Kellermann triomphait à Valmy, vit naître la Convention, dont le premier décret proclama la République. Dès ce moment, le sort du roi ne fut plus douteux. Après le 10 août, on avait parlé de déchéance ; alors il était facile de prévoir que les hommes qui avaient organisé les massacres de Septembre ne reculeraient pas devant les conséquences de leurs actes, et que l'infortuné Louis ne sortirait de l'enceinte du Temple, où il languissait avec son épouse, ses enfans et sa sœur, que pour paraître à la barre de la Convention, et monter sur l'échafaud.

A la nouvelle de la sanglante tragédie du 21 janvier, un cri d'horreur s'éleva des rangs de l'armée de Condé ; ce cri, les gouvernemens de l'Europe entière le répétèrent en écho. L'Espagne, Naples, Rome,

l'Angleterre, la Hollande, les cercles d'Allemagne s'unirent à la coalition. Menacée aux Alpes, aux Pyrénées, sur le Rhin, du côté de la Belgique, entre la Meuse et la Moselle, la Convention décréta une levée de 300,000 hommes. L'exécution de ce décret embrasa l'intérieur ; neuf cents communes se soulevèrent dans la Vendée. Dumouriez, battu à Nerwinde, opéra sa défection.

On eût dit que c'en était fait de la République ; les émigrés ressaisirent toutes leurs espérances ; seul, Kergeoffrouet ne pouvait partager les illusions de ses frères d'armes : la mort de son roi, le sentiment de l'immense faute commise par la noblesse en émigrant, le régime de sang qui désolait sa patrie, le remplissaient d'amertume ; et, comme pour achever de briser

son âme, des chagrins domestiques étaient venus se joindre au deuil des malheurs publics. Il apprit que son épouse, que celle dont il était si fier, profitant des lois révolutionnaires, avait fait prononcer juridiquement son divorce. Ensuite madame de Kergeoffrouet s'était mariée en secondes noces avec un jeune officier de l'armée républicaine, fils d'un fermier du baron.

Il était rompu le dernier lien qui l'attachait au monde ; la vie lui devint odieuse ; il n'y tenait encore que par l'espoir de la vengeance. Dès lors, la France, la Révolution, les partisans des idées nouvelles, Kergeoffrouet les confondit dans une haine ardente, implacable, qui ne lui laissait pas un instant de repos. Il s'isola de ses frères d'armes ; il tomba dans une mélancolie profonde. Cette solitude acheva de

mettre en fermentation toute l'amertume qui gonflait son cœur, dont il se repaissait en quelque sorte. Vivant ainsi dans une atmosphère de passions haineuses, comparant sans cesse son deuil présent à son bonheur passé, les journées entières s'écoulaient sans qu'il proférât une seule parole. A peine sortait-il de ses pénibles réflexions pour remplir les devoirs du service militaire. Le tumulte et les dangers du champ de bataille pouvaient seuls lui rendre de l'énergie et du ressort.

Telle était sa situation lorsque les Manteaux-Rouges arrivèrent à Germscheim. L'aspect de ce corps, la férocité des soldats qui le composaient, le service périlleux auquel ils étaient réservés, tout se réunit pour frapper une imagination exaltée. Il demanda à faire partie des Manteaux-

Rouges. Cette proposition causa la plus grande surprise : on ne pouvait croire qu'un gentilhomme français songeât sérieusement à entrer dans un pareil corps. Il insista, il fit valoir ses malheurs, son mépris pour la vie, l'espoir qu'il avait de la perdre bientôt : ses vœux furent exaucés.

Brave par tempérament, et prodigue d'une existence qui lui était à charge, le baron ne tarda pas à se faire remarquer parmi ses nouveaux compagnons. Son audace, sa vigueur, l'empressement avec lequel il demandait à être compris dans les expéditions les plus hasardeuses, enfin la singularité de sa position, appelèrent sur lui les regards des chefs des Manteaux-Rouges, et même ceux des généraux autrichiens.

Il est des hommes nés pour commander : placés dans un rang inférieur, ils éclipseront tout ce qui les entoure ; tel était Kergeoffrouet. Susceptible à la fois d'enthousiasme et de calcul, l'inspiration du moment se fortifiait en lui des réflexions d'un esprit juste et des ressources d'une éducation libérale ; ses idées s'agrandissaient sur le champ de bataille en présence du danger. Sa taille élevée, ses formes où la grâce se mariait à la vigueur, son regard d'aigle, lui donnaient des droits à l'admiration des Manteaux-Rouges. Lorsque cet empire purement physique est soutenu par des avantages plus nobles, tels que les dons qui viennent de l'âme, les masses ne savent qu'obéir : c'est ce qui constitue l'irrésistible influence des hommes supérieurs. La nature imprima le sceau du

commandement sur leur front dominateur. On peut le méconnaître dans les salons dorés, où la mode, le bon ton et les conventions nivellent toutes les saillies, rapetissent les géans à la taille des pygmées ; mais dans le choc des batailles, au milieu des tourmentes populaires, le génie se révèle et prend sa place.

La civilisation n'avait point modifié le caractère des Manteaux-Rouges. Avec leurs habitudes féroces, peut-être même à cause de leur vie de crimes, ils avaient conservé toute leur indépendance native ; aussi ne jugeaient-ils pas les hommes d'après des règles de convention ; ils les appréciaient spontanément, par instinct, sur des actions. Au bout de quelques jours, ces esprits incultes eurent deviné Kergeoffrouet tout entier ; il fut mieux connu d'eux que

des émigrés qui avaient si long-temps vécu dans son intimité. Ce sentiment instinctif d'admiration s'accrut par ses services, et bientôt les Manteaux-Rouges s'écrièrent d'une commune voix que le Français, réparant les fautes de leurs chefs, les avait, dans une occasion importante, préservés d'une destruction qui semblait inévitable. Le feld-maréchal Wurmser lui donna en récompense le commandement d'une compagnie.

A dater de ce jour, le baron put réaliser les vues généreuses chères à son cœur, et s'occuper avec succès du soin d'améliorer les soldats qui se trouvaient sous ses ordres. La violence de ses passions avait beaucoup diminué. Etait-ce l'effet du temps, ce grand médecin des maladies morales? Etait-ce une suite de l'habitude

du danger ? Ou plutôt faut-il attribuer ce changement à la férocité des hommes au milieu desquels il vivait ? Les excès des Ilotes préservaient les Spartiates de l'ivresse. Sans doute, les sentimens haineux du gentilhomme français perdirent insensiblement leur énergie à l'aspect des actes de cruauté de ses compagnons ; il fit un retour sur sa position : l'homme généreux et sensible l'emporta. Ses relations avec les Manteaux-Rouges avaient surpris l'armée de Condé. Bientôt il ne fut question à Barbelroth que des innovations qu'il introduisait dans sa compagnie. On apprit avec une satisfaction mêlée d'orgueil que le capitaine français avait défendu à ses soldats de décapiter les ennemis qui tomberaient entre leurs mains. Pour opérer cette espèce de régénération morale, il

donnait, de ses propres fonds, deux ducats par prisonnier qu'on lui amenait vivant, et quatre pour un officier. L'intérêt se trouvait ainsi aux prises avec la férocité. D'abord on murmura ; tant l'homme tient à ses habitudes, même alors qu'elles outragent la nature. « L'honneur » du corps, dirent les Manteaux-Rouges, » nous défend d'adopter un pareil usage. »

Néanmoins la résistance ne fut pas de longue durée ; l'attrait d'une récompense double se trouvait d'accord avec la crainte qu'inspiraient les représailles de l'ennemi ; ces considérations l'emportèrent, appuyées qu'elles étaient par l'ascendant du brave capitaine. Le baron put enfin jouir de son ouvrage ; et, en voyant s'adoucir par degrés les mœurs de ses soldats, en sauvant chaque jour quelque Français :

« Que ne puis-je, disait-il, étendre la » même mesure à tous les Manteaux-Rou- » ges ! Pourquoi les bornes de ma fortune » s'y opposent-elles ! » Tels étaient ses vœux et ses regrets.

CHAPITRE TROISIÈME.

. . . . O strepito dell'armi!
O gioia dei perigli! . . . o grida
Dei combattenti! . . . . fra voi
Era bello il morir. . . . .

MANZONI, *Il Conte di Carmagnola.*

Feux pour feux, fers pour fers.

Alfred de VIGNY, *La Frégate la Sérieuse.*

Le Moulin du Bévalh.

Voila l'homme sur lequel le feld-maréchal Wurmser jeta les yeux, pour lui confier le commandement de l'expédition dirigée contre le Moulin du Bévalh. Dès que le chef de cette expédition fut connu, tous les Manteaux-Rouges s'offrirent à marcher sous ses ordres. Se pressant en

foule auprès du Baron, ils l'entouraient, ils lui parlaient tous à la fois. Ici, un Croate, désespérant de se faire entendre au milieu du tumulte, agitait ses armes avec vivacité. Là, un des gigantesques enfans des Monts Krapacks, étalait complaisamment ses formes herculéennes. Plus loin, les soldats de la compagnie du baron nettoyaient leurs fusils. Fiers de lui appartenir, ils s'étaient retirés à l'écart pour ne pas gêner leurs camarades. Kergeoffrouet profita avec habileté de l'empressement général pour désigner l'élite du corps.

« Avec des braves, égaux en courage » et en ardeur, il n'est pas besoin de » choisir », s'écria-t-il. Mais un recruteur prussien aurait aisément démenti ces paroles, en examinant les hommes qu'il

indiquait comme au hasard ; et pourtant il ne mécontenta personne.

Les apprêts du départ ne traînèrent pas en longueur. Entouré de quelques soldats qu'il affectionnait, dont il s'était assuré par de fréquentes largesses, et qui lui servaient, pour ainsi dire, de gardes du corps, le commandant se mit à la tête du détachement. Toutes les figures exprimaient la confiance et la sécurité. Chacun connaissait les talens, la bravoure et les soins paternels du chef ; avec lui le succès ne pouvait être douteux. Tout en marchant les Manteaux-Rouges échangeaient quelques mots à voix basse ; ils parlaient du Français, de sa taille élevée, de son pas rapide. Cet entretien était parfois interrompu par une saillie échappée à un des orateurs de la troupe. L'expression

comique circulait de rang en rang, et déridait ces figures sévères qui reprenaient bientôt leur impassibilité.

Cependant on approchait du moulin du Bévalh. Le chef ordonna de garder le plus profond silènce et de marcher sur la lisière du bois pour surprendre la garnison. Le ciel n'était plus éclairé que par la pâle lueur du crépuscule ; l'ombre des grands arbres de la forêt, projetée au loin, annonçait l'approche de la nuit. Cette circonstance favorisait le plan d'attaque du baron. Divisée en plusieurs pelotons, la troupe se dirigea sans bruit vers les murs d'enceinte. Quelques soldats, détachés en tirailleurs, se rangèrent derrière les arbres pour dérober à l'ennemi le nombre des assaillans. Là, ils devaient attendre et former un corps de réserve, selon la tour-

nure que prendrait l'attaque principale : Kergeoffrouet la dirigeait.

De son côté, l'officier républicain n'avait rien négligé ; ses moindres dispositions annonçaient un militaire habile et la ferme résolution de défendre son poste jusqu'à la dernière extrémité. Toutes les issues latérales avaient été fermées au moyen de massifs construits de pierre. Au défaut d'artillerie, des meurtrières, pratiquées au premier mur d'enceinte, mettaient la garnison en état de défendre, par son feu de mousqueterie, les approches du Moulin ; et si ce mur était forcé, les bâtimens pouvaient soutenir un siége. Enfin quelques hommes, commandés par un bas officier, gardaient la seule porte qui restât au Moulin.

En dehors de cette porte veillait une

sentinelle ; c'était un jeune soldat vêtu de l'habit vert de la légion de Biron. Un manteau de drap était jeté en sautoir autour de ses épaules, et sur son bras gauche reposait une carabine courte, à bouche large et évasée comme un tromblon. Il se promenait d'un pas régulier, fredonnant à demi-voix les premiers vers de l'hymne de Chénier :

La Victoire en chantant nous ouvre la barrière ;
La Liberté guide nos pas ;
Et du Nord. . . . .

« Silence, se dit le factionnaire, on
» vient du côté de la forêt. Ecoutons. . . .
» Oui, ce sont des soldats ; il est facile
» de distinguer leur pas mesuré. »

En effet, des armes brillaient par intervalle à travers le feuillage. Le jeune soldat

redoubla de vigilance ; mais, trop adroit pour laisser paraître la moindre émotion, il continua à se promener avec cette insouciance propre à toutes les sentinelles en l'absence du danger. La contraction des muscles de son visage, et la direction fixe de son regard, prouvaient assez que cette insouciance n'était qu'apparente. Rassurés par ce manége, les Manteaux-Rouges avancèrent toujours. Le taillis était moins épais ; et, à la faveur du crépuscule, le Français reconnut les ennemis avec lesquels la légion de Biron avait combattu plus d'une fois. « Bien, dit-il froidement, » je vais leur pousser une reconnaissance. »

En même temps, il ajusta sa carabine, fit feu et se replia sur le corps-de-garde, après avoir barricadé la porte. On entendit un soupir plaintif suivi d'un bruit

sourd, pareil à celui que produirait la chute d'un corps solide ; puis le silence se rétablit : il ne dura qu'un instant. « Aux » armes ! aux armes ! » crièrent les Français, et leurs tambours battaient la générale.

L'alarme était donnée ; les Manteaux-Rouges ne pouvaient se flatter de l'espoir de surprendre la garnison. Aussitôt leurs clairons sonnent la charge ; le baron s'élance vers la porte, suivi d'une partie de ses soldats qui poussent de grands cris, pendant que les tirailleurs les protègent du feu de leur mousqueterie. Les Français y répondent par leurs meurtrières, et font un mal horrible aux assaillans réunis en masse. Mais la barrière est enfoncée ; les Manteaux-Rouges sont maîtres de la première cour. Retranchés dans l'intérieur

du bâtiment, les assiégés résistent, sans avoir égard à leur petit nombre ni au nombre toujours croissant des ennemis. Un Manteau-Rouge tombe, un autre le remplace : les tirailleurs ont rejoint le corps d'attaque ; ils grimpent aux fenêtres ; ils escaladent les toits ; l'étage supérieur est envahi ; un *hourra* bruyant se fait entendre ; les Français vont se trouver entre deux feux. Aucun pourtant n'a proféré le cri des lâches. — « Citoyens (*),

(*) Pendant les premières années de la Révolution, tous les généraux se servaient du terme de *Citoyens* ou de celui de *Défenseurs de la patrie*. Ce ne fut que plus tard que les allocutions et les ordres du jour d'un nouveau César ressuscitèrent le mot générique de *Soldats*. On apprit bientôt dans quel but.

» dit le capitaine aux débris de sa garni-
» son, attendrons-nous une mort sans
» gloire ? Renversons ces barbares ; une
» fois dans la forêt, nous sommes sauvés.
» En avant ! Vive la République ! »

A ce cri, répété par une vingtaine d'hommes couverts de blessures, qui l'entourent encore, l'officier se jette au plus fort de la mêlée ; ses soldats le suivent et chargent à la baïonnette. Mais que peut le courage contre le nombre ? Blessés, cernés de toutes parts, les Français ont succombé, non pas sans vengeance. Un seul combat encore, c'est leur officier ; son sang coule, mais il est soutenu par cette force invincible qui vient de l'âme. Tant de bravoure a fait naître une idée superstitieuse dans l'esprit des Manteaux-Rouges; ils croient que ce Français est protégé par

un sort, et ils s'écartent pour le cribler de balles ; quelques-uns même ont glissé une pièce d'argent dans leur cartouche. « Bas » les armes ! s'écrie Kergeoffrouet, en dé- » tournant avec son sabre les fusils qui » menacent l'officier ; bas les armes ! Et » vous, capitaine, rendez-vous ; je vous » promets protection si vous livrez votre » épée. — La voilà, » dit le capitaine, tranquille désormais sur sa destinée, puisqu'il a la parole d'un Français ; car il n'a pu s'y méprendre : aux mots qui lui ont été adressés, à l'accent surtout de celui qui les a prononcés, il a reconnu un compatriote.

Les cinquante soldats de la légion de Biron étaient morts ; seul, leur chef survivait ; mais les Manteaux-Rouges avaient payé assez cher la victoire en perdant

quatre-vingts des leurs. Le baron s'occupa d'abord du prisonnier, qu'il plaça dans une chambre écartée, sous la garde de quelques soldats dont la fidélité lui était connue. Pendant que ce soin le retenait, les vainqueurs faisaient disparaître les traces du combat. Tout fut promptement réparé. De nouvelles barricades s'élevèrent, protégées par une large tranchée. A la pointe du jour, une partie de la garnison se rendit dans la forêt où elle coupa des arbres afin d'en former un abattis en avant de la tranchée ; et un messager partit pour le Quartier Général, avec une lettre dans laquelle le baron rendait compte du succès de sa mission. Kergeoffrouet écrivait au feld-maréchal, à la fin de son rapport : « Un renfort suffisant pour rem-
» placer les quatre-vingts hommes que

» j'ai perdus, rend presque imprenable
» le Moulin, qui est d'ailleurs abondam-
» ment pourvu de munitions et de provi-
» sions de bouche. »

Ayant ainsi satisfait aux devoirs de son grade, il se rendit auprès du prisonnier, dont le courage et la jeunesse l'avaient vivement intéressé. — « Capitaine, lui dit-
» il en entrant, vous avez sans doute re-
» connu en moi un compatriote. A ce
» titre, vous ne serez pas surpris que je
» désire savoir quelle partie de la France
» vous a vu naître ? — La Saintonge. —
» Se pourrait-il ? — Oui, commandant,
» je suis Saintenois. »

Cette réponse jeta le baron dans un trouble extraordinaire : sans adresser un mot de plus au prisonnier, sans jeter sur lui un seul regard, il sortit brusquement

de la chambre. Sa tête était en feu : pour échapper aux idées tumultueuses qui se pressaient en foule dans son âme, il visita les travaux qu'il avait ordonnés. Il prit tour à tour la pioche et la hache, espérant détourner le cours de ses pensées par une fatigue violente ; mais sa préoccupation était trop forte pour lui permettre un instant de relâche. Les soins du commandement, un exercice forcé, n'avaient pas dissipé son trouble ; la fraîcheur du matin fut de même impuissante pour apaiser l'ardeur de son sang. « Quoi ! se disait-
» il en marchant à grands pas, un
» compatriote, un Saintenois ! que de
» choses je puis apprendre de lui !....
» Combien de détails il peut me donner
» sur les événemens qui se sont passés
» en Saintonge depuis mon départ !....

» Sans doute mon nom ne lui est pas in-
» connu. »

Bientôt, passant la main dans les longues boucles de sa noire chevelure, qu'il avait conservée contre l'usage des Manteaux-Rouges, il ajoutait d'une voix qui trahissait son émotion : « Clémentine !
» ton époux doit-il croire que tu l'aies
» oublié, trahi, pour passer dans les bras
» d'un autre ?..... Clémentine parjure !
» Affreuse idée ! Ah ! que n'ai-je succombé
» cette nuit sous les coups de ce jeune et
» brave Français ! Je ne souffrirais plus ! »

Et son front s'abaissait sur sa main ; et des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. Mais un rayon d'espérance vient briller sur ses traits, dont l'expression s'est adoucie comme par enchantement. « Et si ce bruit était faux ; si des enne-

» mis avaient voulu me poursuivre jusque
» dans l'exil !.... Si la calomnie.... »

« Inutile espérance ! » ajoute-t-il après un moment de silence, en secouant lentement la tête ; « mon malheur et ma
» honte ne sont que trop réels. Je n'ai pas
» même la ressource du doute.... Ah !
» combien l'incertitude serait douce à
» mon cœur ! Que de fois je l'ai invoquée
» comme un bienfait ! Mais non, tout me
» garantit son crime. C'est un ami de la
» Rochejaquelin qui a recueilli ces tristes
» nouvelles dans mon château, à Ker-
» geoffrouet, de la bouche de mes vas-
» saux, de mes vassaux qui combattent
» avec tant de gloire dans les armées ven-
» déennes. L'ami d'un héros n'a pu me
» tromper.... Et qu'elle me soit chère !....
» plus que jamais.... Clémentine !.... »

L'âme a ses orages comme l'Océan. Aussi est-ce dans le monde physique, au milieu du désordre des élémens, qu'il faut aller chercher des images capables de peindre le choc des passions humaines.

De même que l'incendie se réveille, tourmenté par le vent; ainsi chez Kergeoffrouet, la présence d'un Saintenois faisait déborder de toutes parts les sentimens de haine et de vengeance accumulés depuis long-temps au fond de son cœur. Le repos d'un instant dont il avait joui, semblait avoir imprimé à ses passions une nouvelle puissance d'énergie. Le désespoir, la rage, la fureur, se peignaient tour à tour sur ses traits expressifs et mobiles. Son œil lançait des flammes, et par momens, la paupière s'en contractait d'une manière effrayante.

* *

« Si ce Français..... Si j'avais en mon
» pouvoir.... »

A cette idée, ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent de ce rire de l'Enfer que le Dante prête aux damnés, et auquel les yeux ne se marient pas. Frappés d'épouvante, les plus intrépides de ses soldats l'évitaient à son passage, ou se détournaient de lui.

« C'en est trop, s'écria-t-il en tor-
» dant ses mains avec force ; il faut met-
» tre un terme à cette horrible incerti-
» tude. Quel que soit mon sort, la tête
» haute, je marche à lui. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

Nos officiers des régimens, et surtout ceux de l'infanterie, resplendissaient de pureté et de gloire.... Etrangers aux jouissances d'amour-propre de l'officier-général, exempts de l'ivresse du soldat, ces martyrs du patriotisme vivaient de cette vie morale qui se consume dans la résignation du devoir.

Le général Foy, *Histoire de la guerre de la Péninsule, sous* Napoléon.

L'Officier républicain.

En voyant paraître le commandant des Manteaux-Rouges, à sa démarche brusque, à l'altération de ses traits, le prisonnier ne put s'empêcher d'éprouver un vague sentiment de crainte. Trop brave cependant pour manifester la moindre émotion, il attendit, en silence et les bras croisés sur la poitrine, l'explosion de la

tempête. Le commandant se trouvait, il est vrai, un compatriote, un Français ; mais son corps avait acquis une affreuse célébrité dans toute l'armée républicaine. Plus d'une fois le jeune officier avait entendu des soldats racontant, avec cette exagération qui leur est familière, les exploits des Manteaux-Rouges. Ces récits, qui avaient souvent abrégé la longueur d'une nuit de bivouac, se présentèrent à sa mémoire : il crut que sa dernière heure avait sonné, et s'arma de courage.

Le baron s'était jeté sur un siége à l'extrémité de la chambre. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les tenait abaissés vers la terre, ou bien, les fixant sur le prisonnier, il semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur. Après quelques instans, qui parurent un siècle au jeune

officier, il lui dit d'une voix sourde et gutturale :

« Monsieur, j'ai beaucoup de questions » à vous faire : me promettez-vous d'y » répondre avec franchise et loyauté ? »

— « Une pareille demande est inutile, » commandant. Après la manière dont » vous avez agi envers moi, il y aurait de » ma part plus que de l'ingratitude si je » cherchais à vous tromper. Seulement, » ne comptez rien apprendre sur l'armée » française, sur ses postes avancés, sur » sa force numérique. On m'arracherait » plutôt le cœur. »

Un geste rassura le prisonnier. Le baron lui-même se sentit plus calme après cette déclaration qui annonçait un homme d'honneur, et se trouvait d'accord avec la bravoure du jeune officier. Alors il lui

parla de plusieurs familles distinguées de la Saintonge ; mais il n'obtint que des réponses vagues « La plupart des noms » que vous venez de citer, me sont in- » connus, dit le prisonnier. Je sais que la » noblesse a été très-malheureuse en Sain- » tonge ; persécutée comme dans le reste » de la France, à cause de l'émigration, » le voisinage de la Vendée a de plus ap- » pelé sur elle des calamités sans nombre. » Je me suis réfugié dans les rangs de » l'armée pour échapper à ce triste spec- » tacle. »

A mesure que l'officier républicain répondait à ses questions, Kergeoffrouet sentait renaître la tranquillité dans son âme. Les manières de ce jeune homme, ses gestes, sa physionomie, annonçaient tant de candeur et de loyauté que l'on ne pou-

vait douter de la vérité de ses paroles. Pourtant le baron hésitait encore à lui adresser cette question de laquelle dépendait son repos. Etrange disposition du cœur de l'homme ! Un instant auparavant l'incertitude était pour lui un supplice intolérable ; cette incertitude, un mot peut la terminer, et il hésite à le prononcer.

Comme le chasseur qui fait un long détour pour atteindre sa proie, il entretint le prisonnier d'objets indifférens. Il lui parla de la France, des événemens politiques, de la situation de l'Europe. Peut-être voulait-il par-là maîtriser sa propre impatience ; peut-être cherchait-il à se prémunir contre un choc toujours nouveau. Réunissant enfin toute la force de résolution dont il était susceptible, il demanda au capitaine s'il connaissait la

famille de Kergeoffrouet. A ce nom, les yeux du prisonnier se mouillèrent de larmes : il voulut répondre, la parole expira sur ses lèvres. Kergeoffrouet, avec une émotion indicible, lui serra la main. « Qui » donc êtes-vous ? lui dit-il : de grâce, » faites-moi connaître le généreux Fran- » çais auquel j'ai eu le bonheur de sauver » la vie ? — Je me nomme Charbonneau. » — Charbonneau ! » Et le baron recula d'effroi. « — Vous, le fils d'André Char- » bonneau ! — Oui, commandant. — » Monstre ! oses-tu bien te dévoiler au » baron de Kergeoffrouet ! Enfin le ciel est juste. » Et il se précipitait sur le prisonnier, en brandissant son poignard. Mais le jeune officier a détourné le bras levé sur sa tête. — « Arrêtez, monsieur le » baron : ne vous préparez pas des re-

» mords éternels. André Charbonneau et
» son fils ont des droits sacrés à votre
» estime, à votre reconnaissance. »

Ces mots imposèrent au baron. Subjugué par l'attitude pleine de dignité du prisonnier, et surtout par ce ton de franchise dont l'ascendant est irrésistible, il laissa tomber son poignard. Charbonneau se disposait à expliquer sa conduite. Tout à coup retentissent des cris tumultueux, des décharges de mousqueterie. Le baron s'élance hors de la chambre ; à sa voix les Manteaux-Rouges forment leurs rangs. La légion de Biron tout entière vient venger ses soldats égorgés la veille. Déjà les Français ont surmonté les obstacles que leur opposaient les travaux avancés ; ils pénètrent dans la cour. La présence de Kergeoffrouet fit bientôt changer le combat

de face. Animés par son exemple, les Manteaux-Rouges repoussèrent les assaillans, barricadèrent la porte, et engagèrent un feu vif et nourri. Il durait ainsi depuis une heure, lorsque les soldats de renfort, demandés par le baron, débouchèrent sur le flanc des Français. Kergeoffrouet fit aussitôt une sortie à la tête d'une partie de sa garnison, et la légion de Biron se retira en bon ordre, remettant sa vengeance à un autre jour.

Pendant que les assiégés exécutaient leur sortie, une scène tragique se passait dans l'intérieur du Moulin. Deux Manteaux-Rouges avaient formé le projet d'égorger le prisonnier. Ils brûlaient de se partager ses dépouilles et de venger leurs camarades tombés sous ses coups. Le tumulte du combat favorisait leur dessein. Mais Char-

bonneau, se voyant abandonné par ses gardes, avait fermé la porte de sa chambre, et s'était armé du poignard du baron. Ne pouvant parvenir à enfoncer la porte, les assassins tirèrent, à travers les ais mal joints, deux coups de fusil sans atteindre leur victime. Un troisième coup de feu lui effleura l'épaule. Craignant de succomber dans cette lutte inégale, et ne consultant que son indignation, Charbonneau ouvrit brusquement la porte et s'élança sur les brigands. D'un coup de poignard, il renversa sans vie à ses pieds le plus hardi ; l'autre prit la fuite : tranquille alors, il attendit l'issue du combat et le retour du baron. Kergeoffrouet ne parut pas de la soirée. En poursuivant les Français, un coup de feu l'avait grièvement blessé au bras gauche. Cependant, malgré sa bles-

sure, il passa presque toute la nuit au milieu de ses soldats. Avec le renfort qui lui était arrivé si à propos, la garnison s'élevait à trois cent vingt hommes, nombre suffisant pour la défense du Moulin.

Ce ne fut que le lendemain qu'il vint trouver le prisonnier. Il marchait lentement ; son regard était voilé, ses traits pâles, sa voix éteinte, moins des suites de sa blessure qu'à cause de l'incertitude et de l'agitation où l'avait jeté la réponse d'un homme qu'il se croyait en droit de haïr.

« Charbonneau, lui dit-il, vous pré-
» tendiez hier avoir des titres sacrés à
» mon estime, à ma reconnaissance. Cette
» assertion m'a désarmé ; elle vous a sous-
» trait à une vengeance qui me semblait
» légitime. Expliquez-moi un mystère que

» je ne puis démêler ; mais souvenez-vous
» que je saurai reconnaître et punir le
» mensonge. Répondez : êtes-vous le mari
» républicain de madame de Kergeof-
» frouet ? »

« Monsieur le baron, dit Charbon-
» neau avec beaucoup de calme, quoi-
» qu'éloigné de la France, vous connais-
» sez les excès par lesquels on a cherché
» à ternir l'éclat de la Révolution. Vous
» n'ignorez pas les persécutions auxquel-
» les se sont trouvées en butte les épouses
» des gentilshommes émigrés. Je vous ai
» déjà entretenu des mesures rigoureuses
» adoptées en Saintonge. Madame de Ker-
» geoffrouet ne fut pas épargnée. S'auto-
» risant de votre absence, un des plus
» fougueux Jacobins de Saintes élevait
» des prétentions à sa main. J'arrivai à

» cette époque de Paris, où je venais de
» terminer mes études. Mon père, dont
» vous connaissez le dévouement pour
» votre famille, me fit part de la triste
» situation de madame la baronne, et du
» projet qu'il avait conçu afin d'y mettre
» un terme. Il communiqua ce projet à
» madame votre épouse, et la décida à
» faire prononcer son divorce et à simuler
» un mariage en ma faveur. Par ce mo-
» yen, lui dit-il, vous vous mettez à l'abri
» contre d'odieuses poursuites ; vous con-
» servez les propriétés de monsieur de
» Kergeoffrouet ; et, pour vous rassurer
» entièrement sur la pureté de nos vues,
» mon fils se rend immédiatement à l'ar-
» mée du Rhin. Personne n'osera insulter
» la femme d'un défenseur de la patrie.
» Voilà notre conduite, monsieur le baron ;

» regrettez-vous encore d'avoir différé
» l'instant de votre vengeance ? »

Muet de surprise, d'admiration, respirant à peine, Kergeoffrouet doutait presque du témoignage de ses sens. « Main-
» tenant, continua Charbonneau, puis-
» que le ciel a surpassé toutes mes espé-
» rances en nous rapprochant, je veux
» couronner mon ouvrage. Il ne me reste
» plus qu'à vous faciliter les moyens de
» vous rendre à Paris sans danger. Là,
» vous trouverez votre épouse, votre
» fille.... — Mon épouse ! ma fille ! Dieu
» de bonté ! c'en est trop. Et vous, mon
» noble ami.... » Kergeoffrouet ne put achever : pâle, tremblant, il tomba dans les bras de Charbonneau ; leurs larmes se confondirent.

CHAPITRE CINQUIÈME.

. . . . . Je respecte l'âge, la bravoure et les malheurs du maréchal Wurmser. Voici les conditions que je lui accorde : s'il ouvre demain les portes de Mantoue ; s'il tarde quinze jours, un mois, deux mois ; il aura encore les mêmes conditions : il peut attendre jusqu'à son dernier morceau de pain.

Conférence de Roverbella ; Paroles du général en chef Bonaparte (1797.)

Le comte de Wurmser.

Nous ne chercherons pas à décrire la révolution soudaine qui s'opéra dans les idées du baron de Kergeoffrouet. Il est des sentimens que la plume et le langage de l'homme sont inhabiles à rendre. Seul, il peut éprouver de pareils transports, celui dont on proclame l'innocence au pied de l'échafaud où il allait monter, au milieu

d'un peuple entier, accouru pour épier ses derniers instans.

Et que l'on réfléchisse à la position de M. de Kergeoffrouet. Que l'on se figure un proscrit, condamné à détester tout ce qui lui fut cher, à douter de la vertu de son épouse, jeté par le désespoir au milieu d'une troupe de brigands ; que l'on se représente cet homme, toujours noble, généreux, humain malgré son désespoir, apprenant tout à coup qu'il est père, et que la mère de son unique enfant n'a pas cessé d'être digne de son amour, de son estime. Nous le répétons : un pareil tableau est au-dessus de nos forces.

Dès lors s'éteignit cette haine qu'il avait nourrie avec tant de soins. Ses pensées se tournèrent de nouveau vers la France où l'attendaient son épouse, sa fille et le

bonheur. Dans son impatience, il lui tardait de s'éloigner des hommes féroces parmi lesquels le chagrin l'avait jeté. Leur aspect l'importunait. La blessure qu'il avait reçue favorisait encore ses projets, en lui fournissant un honorable prétexte de retraite. Faute de soins et de repos, son bras avait prodigieusement enflé ; l'inflammation commençait à s'y manifester, et la balle était restée dans les chairs.

Un officier général arriva, sur ces entrefaites, pour inspecter le Moulin. Enchanté de la discipline des Manteaux-Rouges et des dispositions prises par leur commandant, il le combla d'éloges, et exigea en même temps qu'il le suivît au Quartier Général. « Je tiens trop, dit-il, à con-
» server un officier de votre mérite pour
» le laisser ici. Votre blessure demande

» des soins et du repos : ainsi je vous » emmène. » Cette proposition fut acceptée avec joie par le baron ; elle entrait parfaitement dans ses vues. Il partit donc avec ce général et Charbonneau que chaque instant lui rendait plus cher.

Arrivé à Langkandel, il informa le feld-maréchal Wurmser de l'heureux changement opéré dans sa situation. C'était un devoir que lui prescrivaient les bontés et l'estime toute particulière que lui avait constamment montrées M. de Wurmser. Ce dernier demanda que le capitaine Charbonneau lui fût présenté. Après avoir témoigné au jeune officier républicain l'admiration que lui inspirait sa conduite, le feld-maréchal ajouta : « Des hommes » tels que vous trouvent dans leur cœur » la récompense de ce qu'ils font ; je ne

» blesserai donc pas votre modestie par
» des éloges bien mérités. Souvenez-vous
» seulement que vous pouvez compter
» sur ma protection pendant tout le temps
» que vous passerez dans le voisinage de
» l'armée et sur les terres de l'Empire. »

Restait au baron à instruire le feld-maréchal du projet qu'il avait formé de rentrer en France. Cette tâche n'était pas facile ; et Kergeoffrouet hésita plusieurs fois avant de l'accomplir. Dès les premiers mots, M. de Wurmser l'arrêta pour combattre un pareil projet. Comme chef de l'armée, il ne pouvait voir sans un sentiment de peine l'éloignement d'un officier aussi distingué ; d'un autre côté, son cœur s'exagérait les périls qu'allait courir un homme dont les qualités personnelles l'intéressaient beaucoup, indépendamment

de ses services militaires. Inspiré par ce double motif, M. de Wurmser chercha à détourner le baron d'une entreprise si hasardeuse. Il peignit avec chaleur le système sanguinaire qui pesait sur la France; il énuméra les difficultés qu'un émigré ne pouvait manquer de rencontrer sur les frontières. « Et ce n'est rien encore, » ajouta-t-il, auprès des dangers qui vous » attendent à l'intérieur. Comment se dé- » rober aux recherches inquisitoriales du » Comité de Salut public ? Sur quel coin » de cette terre de feu, un émigré, un sol- » dat de l'armée de Condé, un officier des » Manteaux-Rouges, espère-t-il trouver » un asile ? Le baron de Kergeoffrouet » ira-t-il chercher un délateur parmi ses » anciens vassaux, pour envelopper dans » son malheur sa famille entière ? »

En regard de ce tableau le général peignit le repos que son protégé pouvait goûter en Autriche sous le gouvernement paternel de l'Empereur. « Je ne vous presse » pas, dit-il, de rester au service ; vous » avez assez fait pour la cause de vos » princes ; mais attendez que des événe- » mens plus favorables vous ouvrent le » chemin de la France. Tout annonce que » cette époque n'est pas fort éloignée ; » les partis se lassent par leurs propres » fureurs. »

Ni les craintes, ni les espérances du feld-maréchal, rien ne put ébranler la résolution du baron. Il exprima avec effusion de cœur toute la reconnaissance dont le pénétrait la sollicitude de M. de Wurmser ; mais il répondit que ses sentimens les plus intimes le portaient à braver tous

les obstacles. « La cause est trop belle, » s'écria-t-il, pour calculer méticuleuse- » ment des dangers encore éloignés. » D'ailleurs, la protection du ciel secon- » dera les efforts d'un père, d'un époux. — « Ainsi parle la passion, dit le feld- » maréchal ; c'est à nous de faire entendre » le langage de la vérité. » Et il se pré- parait à opposer de nouvelles objections aux projets du baron. « Que le géné- » ral, dit Charbonneau, veuille m'écou- » ter ; je me flatte de lever tous les obs- » tacles. Sans doute, la rentrée en France » de M. de Kergeoffrouet, sans aucune » précaution, sans nul déguisement, » entraînerait pour lui la captivité, et le » conduirait peut-être à l'échafaud ; mais » n'est-il pas facile de le placer loin du » théâtre de la guerre, dans un dépôt de

» prisonniers républicains, sous mon nom
» et avec l'uniforme de la légion de Biron?
» La distance qui nous sépare des Pays-
» Bas me fait penser qu'aucun Français ne
» pourra démentir l'identité du prétendu
» Charbonneau. Rien n'empêche de l'y
» envoyer. D'ailleurs, tous les corps de
» notre armée vont être organisés en ba-
» taillons de Volontaires. Alors ce dégui-
» sement n'offrira plus de danger, même
» en France, puisque la légion à laquelle
» j'appartiens aura cessé d'exister avant
» que M. de Kergeoffrouet ait été compris
» dans un cartel d'échange. »

Ce plan si simple, si bien conçu, frappa M. de Wurmser lui-même. En y réfléchissant bien, on ne pouvait élever la moindre objection. Prompte réussite, entière sécurité, facilité d'exécution, tout s'y trou-

vait réuni. L'imagination active de Charbonneau ne tarda pas à multiplier les chances de succès par un nouvel expédient. Il demanda au feld-maréchal la permission d'écrire à son colonel pour l'informer de la manière dont il avait échappé à la mort. M. de Wurmser approuva une mesure qui entrait dans les intérêts du baron de Kergeoffrouet ; et, afin que tout concordât, ce fut ce dernier qui écrivit au nom et sous la dictée de Charbonneau.

Après quelques détails sur le Moulin, sur ses moyens de défense, sur l'attaque des Manteaux-Rouges, le capitaine de la légion de Biron ajouta : « Ils ont tous succombé, mes braves compagnons, mais » en vendant bien cher leur vie. Le ciel » m'est témoin que j'eusse préféré la mort » à la captivité, s'il ne me restait le double

» espoir de les venger et de verser mon
» sang pour la patrie. »

Une autre lettre devait rassurer la citoyenne Charbonneau sur le sort de son mari : le baron écrivit également cette lettre sous la dictée de son ami.

« *Langkandel, le .... septembre* 1793.

Ma chère Clémentine,

J'ai été fait prisonnier de guerre par les troupes autrichiennes. Cet événement affligera ton cœur, puisqu'il nous sépare pour un temps indéterminé. Ce qui doit te consoler, c'est de savoir que je n'ai cédé qu'à des forces supérieures. Tous mes compagnons sont morts en héros ; moi-même je n'ai été sauvé que par hasard. La France doit tout se promettre du patriotisme et du courage de ses enfans. Communique ma lettre aux membres du Comité de Salut public ; elle pourra te servir à réclamer des secours en cas de besoin.

Il est inutile de te recommander de veiller sur notre fille ; parle-lui souvent de son père ; ne manque pas aussi d'écrire à mes bons parens, et de les engager à venir à Paris auprès de toi ; leur présence adoucira l'isolement où tu te trouves. Adieu ; j'ignore dans quelles contrées je dois passer ma captivité ; mais tout me donne l'espérance qu'elle ne sera pas longue, et que je reverrai bientôt ma bien-aimée patrie, ainsi que les objets de mes affections.

Ton dévoué,

CHARBONNEAU.

A la citoyenne CHARBONNEAU, *à Paris.* »

Le ton exalté de ces deux lettres, les détails qu'elles renfermaient, devaient nécessairement concourir au succès de l'entreprise du baron. Le feld-maréchal en conçut le plus heureux augure, et il chargea un trompette de sa garde de les porter aux avant-postes de l'armée française.

Cette ruse atteignit en effet le but désiré. Le commissaire de la Convention près l'armée du Rhin approuva le patriotisme de la lettre adressée à la citoyenne Charbonneau, et il la fit parvenir de suite à sa destination. Madame de Kergeoffrouet reconnut au premier coup d'œil l'écriture de son époux ; le reste était dès lors facile à deviner. Son cœur s'ouvrit à l'espoir ; et, pour hâter l'instant d'une réunion si ardemment attendue, elle soumit cette lettre au Comité de Salut public, qui en ordonna le dépôt dans les bureaux du ministère de la guerre, au protocole des Services.

CHAPITRE SIXIÈME.

. . . . . Et rêvant ; — rêvant à sa patrie absente, aux parens, aux amis, aux amantes, à ce qu'il y a de plus jeune et de plus frais dans les sentimens humains.

SAINTE-BEUVE, *Essai sur* André CHÉNIER.

Un sabre, un sabre pour venger notre défaite !

MARCEAU, *après la prise de Verdun.*

Les prisonniers de guerre.

Depuis que le dévouement de Charbonneau l'avait réconcilié avec l'humanité, le baron de Kergeoffrouet semblait avoir recommencé une existence nouvelle. Pour une âme susceptible d'élévation et de générosité, mépriser ou haïr les hommes est un véritable supplice. Aussi, une fois débarrassé de ce fardeau de haine qui

avait pesé si long-temps sur son cœur, le baron respira avec plus de liberté. Il quitta bientôt Langkandel pour se rendre à Barbelroth, au Quartier Général du prince de Condé. Il revit ses anciens amis qui ne pouvaient concevoir le changement soudain opéré dans son langage, dans son humeur, dans toutes ses habitudes. Ce n'était plus ce misanthrope farouche, se tenant sans cesse à l'écart, ne roulant dans son esprit que de sombres pensées ; le Français aimable avait reparu. La présence du généreux Charbonneau contribuait, il est vrai, d'une manière bien puissante à cette disposition de caractère. Néanmoins les pensées de Kergeoffrouet s'éloignaient souvent de Barbelroth pour se tourner vers la France. Penché sur un plan de Paris, il montrait du doigt à son ami le

quartier reculé qu'habitaient sa femme et sa fille. « C'est là qu'elle respire, c'est là » qu'elle m'attend. Peut-être en ce mo- » ment relit-elle la lettre que je lui ai » écrite de Langkandel. Son cœur a dé- » mêlé sans difficulté notre innocente » ruse ; elle montre cette lettre à ma fille ; » elle lui parle de son père, du noble » ami auquel il doit tant ; peut-être lui » apprend-elle à épeler les caractères tra- » cés par ma main. »

Ces doux entretiens charmaient leurs loisirs. Mêlant Charbonneau à tous ses projets, l'associant à tous ses rêves d'avenir, il épanchait son âme entière dans le sein de l'amitié ; il pensait, pour ainsi dire, à haute voix. Souvent il l'accablait de questions sur sa fille. « Ressemble- » t-elle à sa mère? Ses traits rappellent-

» ils ceux de son père ? » Tantôt il interrogeait le jeune officier sur les persécutions qu'avait essuyées madame de Kergeoffrouet, et sur le courage héroïque qu'elle avait déployé. Les réponses de Charbonneau ajoutaient encore à l'attachement du baron pour sa digne épouse. « Chère
» Clémentine ! s'écriait-il avec transport ;
» et je l'accusais ! J'osais la maudire tan-
» dis que sa résistance et sa fidélité expo-
» saient sa vie ! Ah ! combien il me tarde
» de la rejoindre et d'effacer d'injustes
» soupçons par les plus tendres soins ! »

Leurs jours s'écoulaient ainsi avec rapidité : l'attente du bonheur, plus que le bonheur même, donne des ailes au temps. L'homme des sociétés modernes vit peu dans le présent : le souvenir et l'espérance composent le cercle presque entier de cette

existence que lui ont faite les habitudes, les besoins et les rapports d'une civilisation avancée.

Tout fut bientôt disposé pour le départ; c'était un acheminement vers la France. Cette idée adoucit les regrets qu'éprouva le baron en se séparant de son ami. Charbonneau l'accompagna seulement jusqu'à Mayence. Cette séparation était indispensable pour la réussite de leur plan. Mais en vain Charbonneau répétait à Kergeoffrouet que la prudence l'exigeait, qu'il le retrouverait plus tard à Bruxelles; celui-ci ne pouvait se décider à quitter le jeune officier. « Du courage, monsieur le » baron, du courage et de la circonspec- » tion. Vous allez, dans quelques jours, » vous trouver au milieu de prisonniers » de guerre français; songez bien que

» vous êtes un officier républicain, un
» capitaine de la légion de Biron. Veillez
» à ne pas vous trahir, je vous en conjure.
» Le moindre mot, la plus légère impru-
» dence, renverseraient tous nos projets,
» exposeraient nos jours, entraîneraient
» peut-être madame de Kergeoffrouet dans
» notre ruine. Pénétrez-vous bien de l'es-
» prit de votre rôle ; oubliez ce que vous
» avez été. »

Telles furent ses dernières instructions. Il resta à Mayence avec les papiers et sous le nom de Kergeoffrouet : ce dernier, vêtu de l'uniforme de la légion de Biron, se dirigea sur Bruxelles, escorté par un cavalier de la police de l'armée impériale. Ce voyage n'offrit aucun incident remarquable. En toute autre circonstance, le baron aurait examiné les contrées intéressantes

qu'il traversait. Le mouvement de plusieurs grandes cités, l'industrie des habitans, la nature du sol, auraient excité sa curiosité et son admiration ; mais, absorbé par un sentiment exclusif, il ne s'occupa que de la France. Chaque mille qu'il franchissait n'était pour lui qu'un pas vers le but où tendaient tous ses vœux.

Il arriva à Bruxelles dans cette disposition d'esprit, sur la fin du mois d'octobre. Le commandant d'armes reçut le prétendu Charbonneau avec cette politesse cérémonieuse, et pourtant mêlée de bonhomie, qui caractérise en général les militaires allemands. Le même jour, on le plaça dans un dépôt de prisonniers français. Ce fut alors qu'il eut besoin de se conformer aux instructions de son ami. La plupart de ces prisonniers avaient servi dans les

rangs de l'armée du Rhin. Par une politique consacrée en temps de guerre, les généraux de la coalition éloignaient, autant que possible, les officiers et les soldats du point où ils avaient été pris, pour qu'en cas d'échange ils ne pussent pas rejoindre de suite leurs anciens corps, et reprendre les armes. Heureusement, il ne se trouvait à cette époque à Bruxelles aucun prisonnier de la légion de Biron. Du reste, les Français, vu leur petit nombre, jouissaient de beaucoup de liberté. Ils avaient la ville entière pour prison ; le gouvernement les traitait avec douceur, et ils devaient seulement rentrer dans leur caserne sur les huit heures du soir ; encore cette condition était-elle adoucie par la faculté qu'ils avaient de se réunir entr'eux et d'achever ainsi la soirée.

Le baron fut reçu comme un frère. Il ne tarda pas à distinguer quelques prisonniers, dont les manières et l'éducation lui plurent, et avec lesquels il se lia intimement. Ils étaient tous dévoués de cœur au nouvel ordre de choses, et zélés partisans de la République. Plus d'une fois aussi leurs sentimens contrarièrent le prétendu Charbonneau, qui ne pouvait dissimuler entièrement ses opinions ; il fut repris dans diverses circonstances. Les plus chauds patriotes lui faisaient un crime de s'être servi, en leur parlant, du terme de *Monsieur ;* d'autres, moins exaltés, lui reprochaient d'entretenir des relations avec des émigrés, ou de n'avoir pas relevé des propos injurieux tenus en sa présence contre la République. C'étaient là de véritables griefs aux yeux de Français aigris par leur

captivité, et que désolaient d'ailleurs les troubles intérieurs de la patrie et les succès des armées étrangères.

En effet, Lyon, Bordeaux, Caen, Nismes, Marseille et plusieurs autres villes s'étaient soulevées en faveur des illustres et malheureux Girondins. Des traîtres avaient livré Toulon aux Anglais, toujours constans dans l'exécution de leurs projets destructeurs contre notre marine. L'insurrection, d'abord républicaine, prenait partout un caractère prononcé de royalisme. Les Vendéens marchaient de victoire en victoire sous les ordres des la Rochejaquelin et des Stofflet, des Cathelineau et des Lescure. D'un autre côté, la garnison de Mayence avait capitulé; le feld-maréchal Wurmser venait de forcer les lignes de Weissembourg; l'aigle impé-

riale flottait sur les remparts de Valenciennes et de Condé ; Maubeuge et le Quesnoy étaient assiégés.

Ces bruits divers, qu'exagérait la politique de l'Autriche, dont l'arrogance ne connaissait plus de bornes, ces bruits déchiraient le cœur français des officiers républicains, tandis qu'ils réveillaient chez le baron tout son enthousiasme pour la cause de ses rois. « Mes frères d'armes, » se disait-il, combattent et triomphent ; » ils vont relever le trône de Saint Louis ; » et je languis loin de l'armée. Le devoir, » l'honneur, m'appellent sous mes dra- » peaux. Osera-t-il se montrer le jour des » récompenses, celui qui ne parut pas le » jour du danger? La place d'un Kergeof- » frouet est marquée auprès de la ban- » nière royale. Il est temps de quitter un

» déguisement qui me condamne à une
» lâche inaction, pendant qu'il y a de la
» gloire à acquérir. »

Exalté par cette idée, il brûlait de revoir les officiers républicains, de se faire connaître, de leur révéler son véritable nom. Mais venait-il à se rappeler les conseils de Charbonneau, ce souvenir ébranlait sa résolution. « Attendons, disait-il, l'arri-
» vée de mon ami. Il me l'a répété sou-
» vent ; la moindre imprudence de ma
» part peut le perdre ; elle perdrait éga-
» lement Clémentine et ma fille. Un époux,
» un père occasionnerait..... »

Pour échapper à cette affreuse image, il courait auprès de ses compagnons de captivité ; et, en écoutant leurs discours, à l'aspect de leur enthousiasme, il ne pouvait se dissimuler la puissance d'une cause

soutenue par de tels défenseurs. Il flottait ainsi dans un océan d'incertitudes, lorsque se promenant un jour au Parc avec quelques officiers, il aperçut Charbonneau au détour d'une allée. Ne consultant que la voix du cœur, il quitta sa société brusquement, pour aller se jeter dans les bras de son ami.

« Est-ce donc là, lui dit Charbon-
» neau en souriant de tant d'empresse-
» ment, est-ce donc là le fruit de mes
» conseils ? Les Français que vous venez
» de quitter ont l'œil sur nous. Je passe
» ici pour un gentilhomme émigré : qu'al-
» lez-vous leur répondre ? Je n'étais venu
» au Parc que pour être aperçu de vous,
» mais je comptais sur un peu plus de
» prudence. — Que parlez-vous de pru-
» dence, mon cher ami ? En est-il encore

» besoin ? Je n'attendais que votre arrivée
» pour rejoindre l'armée de Condé. —
» Gardez-vous-en bien, monsieur le ba-
» ron ; les événemens vont changer de
» face ; mais on nous observe. Venez me
» trouver demain à l'hôtel du Palais-Ro-
» yal, chez M. Comte, où je loge. Là,
» nous n'aurons rien à craindre. En atten-
» dant, pour apaiser vos compagnons,
» annoncez-leur que l'armée française a
» repris l'offensive sur tous les points. »

Charbonneau ne s'était pas trompé. L'empressement du prétendu capitaine de la légion de Biron à courir au-devant d'un émigré, était pour les officiers l'objet d'une foule de conjectures et de soupçons : aussi le reçurent-ils très-froidement. Il n'en témoigna rien ; une fois rentrés dans leur caserne, il leur fit part de la nou-

velle qu'on venait de lui donner. A ces mots : *L'armée française a repris l'offensive sur tous les points !* la joie se manifesta par une explosion bruyante et générale. Tous les officiers entouraient le baron ; ils le félicitaient, ils l'embrassaient à la ronde dans un transport indicible. Les plus modérés versaient des larmes ; les autres frappaient sur la table, en chantant le refrain de la *Marseillaise : Aux armes, citoyens !...*

Le baron se sentit involontairement électrisé par le spectacle de ce patriotique enthousiasme. « De pareils hommes, se » dit-il, des hommes tels que Charbon- » neau ne sont pas faits pour être long- » temps vaincus ; et la France en est rem- » plie. »

Afin de compléter la fête, les prisonniers firent un punch ; et, rangés autour

du bowl enflammé, ils s'entretinrent de leurs espérances jusque bien avant dans la nuit. C'était un tableau touchant que celui que présentait cette petite réunion de braves : trahis par le sort des armes, privés de la liberté, condamnés à une cruelle inaction, un mot leur avait tout fait oublier. Et il ne s'agissait point pour eux de revoir le sol natal, de s'asseoir à leurs foyers, d'obtenir des grades élevés ; aucun sentiment d'égoïsme, nul avantage personnel, n'excitaient leurs transports : ces transports se rapportaient uniquement à l'attitude menaçante de la France ; ils s'oubliaient complétement tous pour ne s'occuper que de la patrie.

Kergeoffrouet se vit entouré de soins et d'attentions. Un instant l'avait justifié en détruisant tous les soupçons que l'on

nourrissait contre lui. Jaloux d'en empêcher le retour, il s'empressa de suivre l'exemple de ses compagnons en portant un toast à la gloire des armées françaises. Les officiers ajoutèrent, la main sur le cœur : « Au triomphe de la liberté ! »

CHAPITRE SEPTIÈME.

France adorée,

Douce contrée !

. . . . . .

Je t'embrasse, ô terre chérie !

Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !

Moi, désormais, je puis mourir.

Salut à ma patrie !

BÉRANGER.

Ce ciel natal et ses toits paternels.

Antonin de SIGOYER.

Le Retour.

Le baron dormait encore, fatigué des scènes bruyantes de la veille et de l'émotion qu'il avait éprouvée, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, et un homme tomba, comme une bombe, à deux pas de son lit. « Morbleu ! citoyen, » lui dit le nouveau venu, comment fai- » tes-vous pour dormir aussi tranquille-

» ment après les excellentes nouvelles
» d'hier ? je n'ai pu fermer l'œil une
» minute. Et que je sois cloué ici pen-
» dant que ma compagnie se couvre de
» gloire, mille tonnerres ! quelle bonne
» fortune pour mon lieutenant ! Debout !
» debout ! camarade, allez à la quête de
» nouveaux détails. »

Ce visiteur peu cérémonieux était un Toulonais, dont le patriotisme se ressentait des feux du soleil de Provence. Il ne perdit pas de vue le baron qui, de son côté, satisfait de trouver un prétexte, s'habilla à la hâte et courut trouver Charbonneau à l'hôtel du Palais-Royal. Leur entrevue n'offrait aucune espèce de danger, et ils purent se dédommager de la contrainte de la veille. Le récit de l'ivresse des prisonniers remplit de la joie la plus

pure le cœur du brave Charbonneau ; il ne pouvait se lasser d'interroger le baron. « Les bons, les vrais Français ! s'écriait-
» il, combien il leur en coûtera de ne
» point faire partie de notre nouvelle ar-
» mée ! On assure qu'elle est plus belle,
» plus formidable que jamais. En vérité,
» je regrette vivement de ne pouvoir les
» embrasser tous. Monsieur le baron, ne
» soyez pas surpris de ce langage. Nous
» avons combattu sous les mêmes dra-
» peaux, pour la même cause ; comme
» eux je suis prisonnier.... Ah ! je vous
» en conjure, dissipez leur inquiétude.
» Dites-leur que la Prusse veut se séparer
» de la coalition, indignée qu'elle est de
» l'arrogance et des prétentions exorbi-
» tantes du cabinet de Vienne. Cette nou-
» velle est peu répandue, mais elle paraît

» certaine. Je la tiens d'un Français, » chargé d'une mission secrète, que j'ai » rencontré à Mayence. »

On devine l'accueil que reçut le baron à la faveur d'une nouvelle de cette importance. Dès lors il ne fut plus question d'élever le moindre doute sur son patriotisme ; tous les soupçons se dissipèrent sans laisser de trace, et par acclamation il fut déclaré excellent citoyen. Aussi, plus de contrainte, plus de réserve. Depuis que la France reprenait une attitude imposante, les prisonniers semblaient animés d'une vie nouvelle ; le sang circulait plus rapidement dans leurs veines, et la gaieté, naturelle aux Français, se manifestait dans leur caserne par une foule de saillies ; c'était un feu roulant de bons mots qu'interrompait seule l'heure du sommeil. Alors

chacun, en gagnant son lit, maudissait énergiquement sa captivité et son inaction.

Les nouvelles qu'avait répandues Kergeoffrouet se confirmèrent promptement. Malgré les efforts du gouvernement impérial, il fut bientôt notoire à Bruxelles que la Convention était triomphante au dehors comme au dedans. Le feld-maréchal Wurmser avait fait un mouvement rétrograde de plusieurs lieues sur Haguenau, où il avait établi ses lignes. L'armée française avait attaqué avec succès l'ennemi du côté de Valenciennes, et elle se proposait de faire une campagne d'hiver. L'enthousiasme des prisonniers fut à son comble. Ils le manifestaient chaque jour en public par des déclarations énergiques qui faisaient le plus grand effet sur l'esprit des Belges. Ce motif, et les progrès constans des armées de

la République, décidèrent la translation des prisonniers français à Maëstricht. Le baron ne partit qu'avec peine de Bruxelles ; il lui en coûtait beaucoup d'agrandir l'intervalle qui le séparait de son épouse. En même temps, Charbonneau ne devait se rendre à Maëstricht que vers la fin de décembre. Lorsqu'il y arriva, les Prussiens avaient conclu la paix avec la République, et le général Hoche, à la tête de l'immortelle armée de Sambre-et-Meuse, avait poussé Brunswick et Wurmser, de Haguenau sur les lignes de la Lauter. Bientôt l'ennemi passa le Rhin à Philisbourg. La mémorable campagne de 1794 s'ouvrit sous ces brillans auspices.

Enfin l'espoir du baron fut rempli : un échange eut lieu ; tous les prisonniers qui se trouvaient à Maëstricht en firent partie.

Charbonneau accomplit son généreux sacrifice dans toute son étendue ; il les vit s'éloigner.... Le souvenir de l'ami qui restait pour lui sur la terre étrangère troublait le bonheur du baron ; mais en mettant le pied sur le sol de la France, tout fut oublié. Ivre de joie, il se précipita à genoux et baisa ce sol sacré qu'il avait cru ne jamais revoir. Arrivé à Lille, il demanda la permission de se rendre à Paris avant de rejoindre son corps. Quelle fut sa surprise en se voyant arrêté par ordre de la municipalité de Lille, et traduit devant un conseil de guerre pour avoir entretenu des relations criminelles avec des émigrés ! En vain il protesta de son innocence, et sollicita, comme une faveur, d'être transféré à Paris, où il lui serait facile, dit-il, de prouver son civisme par

des pièces authentiques ; tout ce qu'on lui permit, ce fut d'écrire à la citoyenne Charbonneau. Il ne traça que quelques lignes ; mais elles se ressentaient de l'agitation et du trouble de son âme. En effet, à cette époque désastreuse, la terreur était à l'ordre du jour. Le farouche triumvirat, qui dominait le Comité de Salut public, avait fait abnégation de tout sentiment d'humanité. Ni l'âge, ni le sexe, ni les talens, ni la gloire, rien ne trouvait grâce aux yeux de Roberspierre, de Couthon et de Saint-Just. Les services rendus étaient au contraire autant de titres de proscription pour ces impassibles niveleurs.

Ce tableau, que nous ne faisons qu'indiquer, se présentait sans cesse à l'esprit du baron avec tous ses sanglans accessoires, et la perspective était rendue encore

plus sombre par l'aspect de son cachot, par sa propre situation. Que devait attendre un émigré, un soldat de l'armée de Condé, rentrant en France sous un nom supposé ? Tout lui répondait : La mort ! D'autres victimes avaient habité son cachot, elles n'en étaient sorties que pour marcher au supplice. Il lisait sur les murailles diverses inscriptions tracées par ses infortunés devanciers, qui avaient voulu laisser à la terre un dernier adieu.

« Et moi aussi, disait-il, l'espérance » m'a abandonné sur le seuil de ce terri- » ble séjour. Si près du bonheur, je dois » renoncer à la vie ! Clémentine.... je » ne te verrai donc plus !... »

Tout à coup un bruit de pas retentit dans le corridor ; la porte tourne avec fracas sur ses gonds ; une femme paraît, se

précipite.... il embrasse Clémentine... Quel moment ! ! ! Deux heures ont fui ; et les époux ont à peine prononcé quelques paroles ; mais que de choses dans leurs larmes, dans leurs regards avides, dans leurs longs embrassemens ! C'est l'heure de fermer la prison ; le geôlier paraît, il faut se séparer.

Cette entrevue effaça toutes les impressions sinistres qui désolaient son cœur. L'espérance, sous les traits de Clémentine, était venue visiter sa prison.

Tranquille et calme, il parut le lendemain devant le conseil de guerre. Son épouse s'assit auprès de lui. Elle était là, à ses côtés.... que lui importaient ses juges, leur arrêt ?.... il ne voyait qu'elle. Que craindre, lorsqu'elle souriait ?

Madame de Kergeoffrouet n'avait pas

perdu une minute pour sauver son mari.

En arrivant à Lille, elle avait remis au président du conseil les deux lettres écrites du Quartier Général de Langkandel. Comme nous l'avons dit, une de ces lettres avait été déposée au ministère de la guerre par ordre du Comité de Salut public. Le colonel de la légion de Biron avait également envoyé à Paris la lettre qui lui était dressée, en l'apostillant de la manière la plus flatteuse.

Le président s'est assis ; à droite et à gauche se rangent par ordre de grade les membres du conseil. Le capitaine-rapporteur se lève et lit à haute voix l'acte d'accusation, duquel il résulte que Charbonneau, capitaine à la légion de Biron, a entretenu des relations avec des émigrés, pendant tout le temps de sa captivité.

Cette lecture ne produisit aucune sensation sur les membres du conseil. Tous étaient de braves militaires, et il leur répugnait d'envoyer à la mort un camarade sur des motifs aussi légers.

« Citoyens juges, ajoute le rapporteur, » depuis hier la situation de l'accusé a » changé de face. Je viens de vous com- » muniquer les soupçons vagues qui pla- » nent sur sa tête ; voici des pièces au- » thentiques qui prouvent l'excellence de » ses opinions. » En même temps, il donne lecture des deux lettres de Charbonneau, ainsi que du suffrage de son colonel, et les dépose sur le bureau, afin que les juges puissent les examiner.

L'accusé se lève à son tour pour se défendre. Le président l'arrête, et déclare que le conseil est suffisamment instruit.

La salle est évacuée ; les juges délibèrent. Bientôt la porte s'ouvre, et le président proclame l'innocence de l'accusé absout à l'unanimité. Il dit, et descend de l'estrade pour le féliciter et lui donner l'accolade fraternelle.

Deux heures après, le prétendu Charbonneau, muni d'un congé d'un mois, partit pour Paris avec son épouse.

P. S. En réunissant le baron de Kergeoffrouet à son épouse, l'écrivain a rempli sa tâche. Là finit l'action. Pourtant il se peut que les lecteurs désirent connaître quelques nouveaux détails sur le sort de l'ancien commandant des Manteaux-Rouges. Voici ces détails tels qu'il les écrivait lui-même, plusieurs années après, à M. C. de S***.

« *Paris, le* 19 *thermidor an IX* (8 juillet 1801).

Je vous ai informé dans le temps de la manière dont je rejoignis à Paris ma fille et le père du généreux Charbonneau. A l'expiration de mon congé, je reçus ma commission de capitaine dans la 16e demi-brigade. C'est dans ce corps que j'ai fait plusieurs campagnes sous les ordres de M. le colonel de Rouville, officier plein d'honneur et de courage, qui n'a jamais quitté la France, et l'a toujours servie avec distinction. Je quittai le service après la retraite de Moreau, dans laquelle je reçus une blessure grave, et me retirai à Paris, toujours sous le nom de mon ami. Je le porte encore, quoique la tempête révolutionnaire soit apaisée.

Depuis cette époque, je vis tranquille et heureux au sein de ma famille, qui s'est beaucoup augmentée. Ma fille aînée doit encore ajouter à mon bonheur; je la destine à Charbonneau. Elle est déjà raisonnable et fort avan-

cée pour son âge ; elle promet d'unir les qualités et les agrémens de sa mère : aussi j'espère qu'elle plaira à mon ami, que j'attends de jour en jour pour lui restituer son nom et reprendre le mien.

Adieu, mon cher S*** ; je viens de relire votre dernière lettre. Elle m'a fait frémir par les détails que vous me donnez sur les Manteaux-Rouges, que j'avais laissés au Moulin du Bévalh. « Pas un seul n'échappa, me dites-vous; » ils périrent tous dans l'incendie allumé par » les Français, et qui consuma les bâtimens. » Il ne reste donc plus de vestiges de ce Moulin, qui fut le théâtre de mes aventures. Assurément, je suis loin de regretter ces barbares, mais j'ai vécu avec eux ; et, comme je vous l'ai dit à Barbelroth, leur férocité était l'ouvrage de leur gouvernement. Rappelez-vous les changemens que j'opérai dans leurs mœurs, réduit à mes seules forces, et cela dans l'espace de quelques mois.

Adieu. Quand viendrez-vous nous embrasser ?

Si jamais il vous prenait fantaisie de publier les aventures du commandant des Manteaux-Rouges, que ce ne soit qu'après vingt-cinq ans révolus, à partir de la date de ma lettre.»

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES.

INTRODUCTION . . . . . page 5

CHAPITRE I. *L'entrée en campagne*. . . . 17

CHAPITRE II. *L'Emigré*. 29

CHAPITRE III. *Le Moulin du Bévalh*. . . . 49

CHAPITRE IV. *L'Officier républicain*. . . . 69

CHAPITRE V. *Le comte de Wurmser*. . . 85

CHAPITRE VI. *Les prisonniers de guerre*. . 101

CHAPITRE VII. *Le Retour* 121

FIN DE LA TABLE.

Sous presse, du même auteur, pour paraître au premier jour :

LE CHRIST D'IVOIRE,

OU

LA RANÇON DU CONDAMNÉ ;

TRADITION AVIGNONNAISE DU 17e SIÈCLE,

Un volume grand in-18 ; papier, caractères et format des *Manteaux-Rouges*.

En vente, du même auteur :

HISTOIRE

DE LA

NATION FRANÇAISE,

Depuis Clovis jusques en 1830.

2 vol. in-8°. Prix : 10 fr.